

Égypte/Monde arabe

5-6 | 2009
Pratiques du Patrimoine en Égypte et au Soudan

La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale

The "Belle Epoque" in Egypt: registers, rhetorics and mechanisms of heritage invention

Mercedes Volait



Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/ema/2891
DOI : 10.4000/ema.2891
ISSN : 2090-7273

Éditeur
CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée
Date de publication : 22 décembre 2009
Pagination : 33-68
ISBN : 2-905838-43-4
ISSN : 1110-5097

Référence électronique
Mercedes Volait, « La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Troisième série, Pratiques du Patrimoine en Égypte et au Soudan, mis en ligne le 31 décembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/ema/2891 ; DOI : 10.4000/ema.2891

RÉSUMÉ / ABSTRACT

LA « BELLE ÉPOQUE » : REGISTRES, RHÉTORIQUES ET RESSORTS D'UNE INVENTION PATRIMONIALE

Les agendas politiques et sociaux qui animent les phénomènes de ferveur ou de distinction patrimoniale sont généralement multiples et souvent imbriqués ; ils peuvent rendre paradoxaux, voire déroutants, les mécanismes de la patrimonialisation. L'invention patrimoniale de l'Égypte « Belle Époque » offre une nouvelle occasion de le constater. En scruter les registres, les rhétoriques et les ressorts permet en outre d'interroger le rôle des identités en marge dans les processus de fabrication patrimoniale.

THE "BELLE EPOQUE" IN EGYPT: REGISTERS, RHETORICS AND MECHANISMS OF HERITAGE INVENTION

The political and social agendas animating phenomena of hertiage fervour or selection are generally multiple, and often overlapping; they may make the mechanisms of heritage-making paradoxical, or even baffling. The hertage invention of "Belle Époque" Egypt offers an opportunity to ascertain this. Examining registers, rhetorics and mechanisms also makes it possible to question the role of marginal identities in the processes of heritage invention.

Mercedes Volait

LA « BELLE ÉPOQUE » : REGISTRES, RHÉTORIQUES ET RESSORTS D'UNE INVENTION PATRIMONIALE

> « It was a different age. Cairo was like Europe. It was clean and smart and the people were well mannered and respectable and everyone knew his place exactly. [...] What times ! Every night was filled with laughter and parties and drinking and singing. There were lots of foreigners in Cairo. Most of the people living downtown were foreigners, until Abd el Nasser threw them out in 1956 ».
>
> Zaki bey el-Dessouki, in *Imârat Yacoubian*, 2002 pour la version originale[1]

Les agendas politiques et sociaux qui animent les phénomènes de ferveur ou de distinction patrimoniale sont généralement multiples, et souvent imbriqués ; ils peuvent rendre paradoxaux, voire déroutants, les mécanismes de la patrimonialisation.[2] L'invention patrimoniale de l'Égypte « Belle Époque » offre une nouvelle occasion de le constater. En scruter les registres, les rhéto-

1. Alaa al-Aswany, *The Yacoubian Building*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2004, p. 161-162.
2. Je me permets de renvoyer à Mercedes Volait, « Colonisation, mondialisation et patrimonialisation de l'espace bâti dans le Monde Arabe » *in Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Zyad Akl et Michael Davie (dir.), Beyrouth/Tours, ALBA/URBAMA, 1999, p. 29-50 ; *Idem*, « Passés et actualités d'un ensemble urbain d'origine coloniale : Héliopolis (1905-2005) » in *Mélanges offerts à Jean-Claude Vatin*, Alain Roussillon, Ghislaine Alleaume et Iman Farag (dir.), Le Caire, Cedej, (en préparation).

riques et les ressorts permet en outre d'interroger le rôle des identités en marge dans les processus de fabrication patrimoniale.[3]

UN NOUVEAU VENU DANS LE SPECTRE PATRIMONIAL ÉGYPTIEN

L'irruption de la « Belle Époque » dans les représentations historiques égyptiennes peut être approximativement datée des années 1990. La décennie a vu surgir avec force la formule, « en français dans le texte », dans les conversations et les médias pour désigner une période révolue de l'histoire contemporaine du pays, qui était naguère passée sous silence mais se célébrait désormais comme « le bon vieux temps », « *the old days* », « l'Égypte d'antan », « *Misr zamân* » [l'Égypte au temps jadis], tandis que toute une iconographie et une littérature s'employaient à lui donner vie par l'image et par l'écrit. Le recul du temps fait encore défaut pour prendre la pleine mesure d'un phénomène qui ne touche à l'évidence que des segments limités de la société égyptienne, mais la vogue surprend suffisamment quiconque connaît l'Égypte de longue date – et l'amnésie ou occultation qui y ont longtemps prévalu – pour qu'il y ait lieu de s'y arrêter.

Il convient de préciser d'emblée que la « Belle Époque » égyptienne, si elle emprunte l'expression éponyme utilisée en France pour se référer à la première décennie du XXe siècle, en fait un usage distinct. Le label renvoie ici à une temporalité de bien plus longue durée, même si les frontières en apparaissent floues, élastiques, et surtout fluctuantes d'un interlocuteur à un autre, d'une occurrence à l'autre, dès lors qu'on entreprend de mener enquête orale ou de pister les traces écrites de l'expression. La « Belle Époque » peut être ainsi spontanément associée au règne du roi Farouk (r. 1936-1952), celui-ci pouvant d'ailleurs être situé, de façon parfaitement anachronique, au... début du XXe siècle ; pour d'autres, cet âge d'or coïncide plutôt avec une ère khédiviale qui peut être tout aussi sommairement identifiée. On trouve, dans un encart publicitaire vantant des « croisières inoubliables sur le Nil », mention du roi Fouad (r. 1918-1936) en... 1855![4] Lorsqu'un interlocuteur évoque le « temps des Anglais » [*ayyâm al-Inglisi*] sous l'angle de la modernité musicale, toute personne un tant soit peu familière avec l'histoire de l'Égypte contemporaine,

3. Sur l'implication de « l'extranéité » en matière patrimoniale, voir *Idem*, « Du Caire médiéval à l'Égypte "Belle Époque" » : l'invention patrimoniale entre ingérences et dissonances » in *États et sociétés de l'Orient arabe en quête d'avenir (1945-2005)*, Gérard Khoury et Nadine Méouchy (dir.), Paris, Geuthner, 2007, vol. 2, p. 169-184.
4. « Sur ce bateau à vapeur plus que centenaire, construit en 1855 pour le roi Fuad… » ; encart publicitaire du voyagiste Voyageurs du monde pour une croisière à bord du Steam Ship Sudan.

perçoit assez vite que le souvenir appartient en fait aux années du second conflit mondial, lorsque des bataillons entiers de soldats néo-zélandais ou australiens étaient stationnés en Égypte et y popularisaient le jazz américain.

À l'évidence, l'enjeu des évocations de la Belle Époque ne se situe pas, de façon première, dans l'ordre de l'exactitude historique, mais dans les sphères où le label est en usage, chacun comprend bien qu'il s'agit de l'Égypte pré-nassérienne, du temps qui a précédé la période post-coloniale, passé devenu objet d'idéalisation, et en passe simultanément de réévaluation historiographique.[5]

L'ouvrage paru en 1989 sous le titre *Egypt's Belle Époque : Cairo 1869-1952* offre une borne significative au phénomène. Recueil d'historiettes rassemblées par un journaliste britannique spécialiste du Moyen-Orient contemporain, à l'issue de quelques années en poste au Caire, le volume livre un condensé de la vulgate mondaine circulant alors dans les salons cairotes à propos de la période khédiviale – la supposée affaire sentimentale entre le vice-roi Ismaïl et l'impératrice Eugénie (sic !), les soirées à l'Opéra du Caire, les fastes de l'inauguration du canal de Suez, etc.– et lui donne une tonalité publique, parmi les premières du genre. Mostyn évoque les regrets que soulève au sein de la bonne société égyptienne la disparition du paysage construit qui en constituait le cadre[6], tout en faisant un parallèle entre les années 1870 et la décennie ayant suivi l'*Infitâh* [politique d'ouverture économique poursuivie par Sadate à partir de 1973].

Le livre est très fraîchement accueilli par le milieu académique occidental, qui y voit la manifestation, déplacée, d'une « nostalgie impériale » s'étendant au Moyen-Orient, après avoir eu pour cible le Raj indien, dans la foulée de la célébration du centenaire de la naissance de Lawrence d'Arabie en 1988.[7] En Égypte, en revanche, le succès est foudroyant, non tant peut-être par le contenu (assez pauvre) du livre, que par les nouveaux horizons qu'offre son titre. La formule, inédite, fait florès au point de rentrer bientôt dans le vocabulaire commun d'un segment significatif et puissant de la société égyptienne : la classe moyenne et aisée en prise avec l'international, familière des langues étrangères, lectrice de la presse égyptienne d'expression anglaise ou française (*Al-Ahram Hebdo* et *Weekly, Egypt Today, Cairo Times, Revue d'Égypte,* etc.),

5. Parmi une bibliographie exponentielle, voir par exemple, Arthur Goldschmidt et al., *Re-envisioning Egypt*, 1919-1952, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2005.

6. Trevor Mostyn, *Egypt's Belle Époque : Cairo 1869-1952*, Londres, New York, Quartet Books, 1989, p. 172.

7. Joel Beinin, « Editor's bookshelf », *Middle East Report*, mars-avril 1990, p. 43-44 ; voir également la recension de Robin Ostle in *Journal of Islamic studies*, vol. II, n° 1, 1991, p. 130-131.

consommatrice des chaînes satellitaires et d'Internet. Le livre vient de connaître en 2006 une nouvelle édition, avec un sous-titre significativement modifié.[8]

On peut gloser sur une périodisation (1869-1952) qui s'adosse en amont à une date de l'histoire économique (l'inauguration du canal de Suez en 1869) et, en aval, à une balise de la chronologie politique du pays (l'arrivée au pouvoir des Officiers libres en 1952), et qui revient à immerger, ce faisant, son occupation britannique (1882-1922) dans une temporalité de plus longue durée. À rebours des conventions post-coloniales, cette vision de l'histoire égyptienne fait le choix de mettre en lumière la variable économique (une époque de prospérité) plutôt que politique (une période de domination) d'un contexte dont la réalité coloniale devient dès lors une composante parmi d'autres. Le flou chronologique du propos est accentué dans la seconde édition du livre, dont l'intitulé a perdu toute identification temporelle directe au profit d'un sous-titre sensationnaliste, *Cairo and the age of the Hedonists*. Là encore, la fantaisie de la prose journalistique ne peut manquer d'intriguer et de faire sourire l'historien (Le Caire pré-nassérien était-il si épicurien ?), mais elle rend compte d'une réalité sociale, d'un imaginaire commun, faisant de la « Belle Époque » un âge séduisant. L'intitulé fait aussi référence en creux au rigorisme croissant de la société égyptienne.

Toujours est-il que cette représentation a fait mouche localement, et l'a fait d'autant plus qu'elle entre en résonance avec une idée ancienne, toujours prégnante dans le discours égyptien contemporain : « l'Égypte, tombeau des envahisseurs »[9], pays capable de domestiquer tout ce qui lui vient du dehors, et d'en tirer force et avantage.[10] On peut imaginer qu'a su lui donner vigueur aussi ce que d'aucuns ont nommé « *the narrative of loss* », la rhétorique de la déploration, discours plus général faisant des splendeurs anciennes de la civilisation et de la ville dans le monde arabe un temps indépassé et indépassable – même si l'idée de « Belle Époque » ne cadre pas tout à fait avec les causalités habituellement données (la colonisation, l'ouverture à l'Occident) au déclin perçu aujourd'hui.[11] À moins qu'il ne s'agisse, plus simplement encore, d'un effet de la « beauté du mort », loi dégagée par Michel de Certeau à propos de la « culture populaire » et qui veut qu'un objet soit d'autant plus émouvant et

8. Chez I.B. Tauris, sous le titre : *Egypt's Belle Époque : Cairo and the age of the Hedonists*.

9. Sujet même d'un timbre émis en 1957 par la poste égyptienne.

10. Pour des expressions actuelles de ce point de vue, on peut se reporter par exemple aux débats menés sur le forum électronique – http://www.el-shella.com, El-shella· The Friendly Egyptian eCommunity. Voir par exemple un message de Maged Farag en date du 1er février 2002.

11. Yasser Elshestawy, « The Middle East city: moving beyond the narrative of loss », in *Planning Middle Eastern cities: an urban kaleidoscope in a globalizing world*, Yasser Elshestawy (dir.), Londres, Routledge, 2004, p. 1-21.

célébré qu'on l'a enfermé au tombeau ? Paradoxe que David Lowenthal, dans un de ses premiers textes sur le sujet[12], choisissait de résumer quant à lui par cet axiome :

> « La nostalgie requiert une situation d'étrangeté [*estrangement*] ; l'objet de la quête doit être anachronique».[13]

L'invention de la « Belle Époque » a donc ouvert la voie à la réappropriation d'un passé historique qui était occulté, honni, ignoré jusque-là. On touche ici à une question forte, qui est celle du pouvoir des mots, de la force de la dénomination dans les processus d'invention patrimoniale, puisque c'est en quelque sorte en « baptisant » la chose, en lui offrant un nom, qu'on lui donne souffle, un second souffle en l'occurrence.

SUBSTRATS

Cette vision renouvelée de l'histoire récente de l'Égypte est stimulée par l'image bien ancrée de « *glamour* »[14] qui lui est associée. Hédonisme, extravagance, décadence, magnificence, splendeur, opulence sont quelques uns des qualificatifs les plus fréquemment employés en association avec la « Belle Époque » égyptienne. L'image est alimentée par une mythification du régime monarchique renversé en 1952, d'un monde qu'on imagine puissant, merveilleux et rutilant de princes et de princesses, les deux phénomènes (fascination du « *glamour* » et nostalgie monarchiste) se nourrissant d'ailleurs l'un de l'autre.

L'architecture et la ville, enfin, ou plutôt l'idée qu'on peut s'en faire, en constituent un soubassement de choix. Trois images urbaines, trois figures centrales, étayent ainsi, et de façon complémentaire, la notion de « Belle Époque » et de ses fastes supposés : Le Caire khédivial, Alexandrie cosmopolite et méditerranéenne, Héliopolis multiconfessionnelle. Le premier paradigme est d'autant plus intéressant que les vestiges matériels de cette phase d'expansion de la capitale égyptienne sont aujourd'hui rares, pour ne pas dire inexistants. De ce Caire-là, fait des « quartiers neufs » voulus par le khédive Ismaïl (r. 1863-1879) à partir de 1868 et initialement nommé Ismaïlia en référence à l'entreprenant vice-roi, puis devenu actuel centre-ville de la capitale égyp-

12. Michel de Certeau, avec Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort » in Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgois, 1993, p. 45-72.
13. David Lowenthal, « Past time, present place : landscape and memory », *Geographical Review*, vol. 65, n° 1, janvier 1975, p. 1-36 (p. 4, ma traduction).
14. C'est en ses termes que j'ai été interrogée en avril 2005 sur l'histoire d'Héliopolis par un grand reporter d'*Al-Ahram Weekly*. Est-il besoin de préciser que, banlieue essentiellement habitée par des employés et des ouvriers, Héliopolis n'avait rien de « *glamour* »?

tienne, il ne reste en effet pratiquement plus aucune trace physique. Touchée par le renouvellement du bâti dès le tournant du XXe siècle, cette partie de la ville a vu en effet disparaître par vagues successives ses villas noyées dans la verdure, une première fois dans les années 1900[15], puis durant l'entre-deux-guerres et à nouveau à partir des années 1960, lorsque la réforme agraire déplaça l'investissement foncier de la terre vers la pierre.[16] Les palais qu'y avait fait bâtir le souverain ne sont plus : brûlé en 1891, le palais ^c^Abdîn dans sa physionomie actuelle est de bien plus tardive facture, et celui de Qasr al-Nîl a été détruit en 1947 lors de l'évacuation des casernes anglaises. Le fameux Opéra où fut donnée l'Aïda de Verdi en première mondiale le 24 décembre 1871 périt dans un incendie 100 ans plus tard ; un parking à étages en utilise aujourd'hui le site. Le grand édifice Mattatias, érigé en 1872-74 (à la place, déjà, d'un cirque équestre de très éphémère existence) et qui occupait un îlot entier en bordure des jardins de l'Azbakiyya, a été démoli en 1999 pour laisser place à un jardin[17] et l'un des derniers vestiges survivant des années Ismaïl , la villa Delort de Gléon de la rue Chawarbî, œuvre de l'architecte Ambroise Baudry achevée en 1872, occupée successivement après 1884 par la légation d'Italie, puis par le journal *al-Siyâsa* des Libéraux-Constitutionnels dans l'entre-deux-guerres, est elle-même si bien cachée des regards que nul ne sait son existence.[18] Mais on n'en imagine pas moins Le Caire khédivial en capitale « dynastique », avec le lustre correspondant qui lui est communément associé, avatar de la Ville lumière[19] pour reprendre le titre d'un des ouvrages-phares de la littérature « Belle Époque », métropole des « années glorieuses » pour paraphraser une autre parution récente.[20] « Colonial Cairo » désormais, dans le lexique des amateurs.

---

15. Roger Owen, « The Cairo building industry and the building boom of 1897 to 1907 », *Colloque international sur l'histoire du Caire*, Graefenhaeni, G. W. leibniz hen RDA, 1972, p. 337-350.
16. Milad Hanna, *Le logement en Égypte*, Le Caire, Cedej, 1992, p. 48.
17. Fayza Hassan, « Well may they weep », *Al-Ahram Weekly*, n° 427 du 29 avril-5 mai 1999 ; Mercedes Volait, « Le séjour en Égypte » in Marie-Laure Crosnier Leconte et Mercedes Volait, *L'Égypte d'un architecte, Ambroise Baudry (1838-1906)*, Paris, Somogy, 1998, p. 63.
18. *Ibidem* (amputée progressivement de tout son terrain, la villa est soustraite à la vue des passants par les boutiques qui enserrent ses flancs).
19. Cynthia Mintty, *Paris along the Nile, architecture in Cairo from the Belle Époque*, Le Caire, The AUC Press, 1999, réédité en 2003.
20. Samir W. Raafat, *Cairo, the glory years: who built what, when, why and for whom,* Alexandrie, Harpocrates, 2003; voir aussi Shirley Johnston, *Egyptian Palaces and Villas: pashas, khedives and kings,* New York, H.N. Abrams, 2006.

« Alexandrie méditerranéenne »[21], cité cosmopolite, lieu de tous les romantismes aussi – *Quartet* oblige –, opère sur un registre différent : celui de l'ouverture des notabilités locales aux cultures de l'autre rive, celui d'une convivialité tolérante. Peu importe là encore l'exactitude de la représentation : les réalités du cosmopolitisme ont été, on le sait, questionnées.[22] Mais l'image est forte et continue à séduire, à servir. La filiale locale du Rotary Club a ainsi pris en 1995 le nom d'Alexandria Cosmopolitan Club.[23] La Bibliotheca alexandrina s'emploie, depuis son ouverture en 2001, à faire (re)vivre l'idée du multiculturalisme égyptien, dans l'optique de contrecarrer les narrations historiques concurrentes fondées sur des identités excluantes (perspective islamiste, nationaliste, etc.).[24] Le mythe littéraire l'emporte également et en vient à travailler la littérature égyptienne contemporaine, qu'il s'invite, avec toutes ses ambivalences, dans *Belles d'Alexandrie* d'Édouard al-Kharrat (1993, 1997 pour la traduction française) ou dans *Personne ne dort à Alexandrie* d'Ibrahîm ᶜAbd al-Magîd (1996, 2001 pour la traduction française).[25] Là encore, la matérialité architecturale du mythe apparaît somme toute assez secondaire. Ainsi c'est une « nostalgie des façades 'Art Nouveau' »[26] que réveillerait la cité portuaire, alors que celles-ci sont finalement assez rares, pour ne pas dire absentes du paysage architectural alexandrin et, à tout le moins, nullement un de ses traits les plus saillants.

Héliopolis multiconfessionnelle constitue une troisième image commune, rêve d'un paradis perdu aux yeux d'anciens résidents, le plus souvent chrétiens et aujourd'hui dispersés hors d'Égypte, symbole d'une possible harmonie pluriculturelle pour ceux qui y vivent aujourd'hui, comme cela s'est exprimé

21. Thème de la saison organisée par le Centre culturel égyptien de Paris au printemps 2002.
22. Pour un exemple parmi d'autres : Robert Mabro, « Nostalgic literature on Alexandria », in *Historians in Cairo, Essays in honour of George Scanlon*, Jill Edwards (dir.), Le Caire, The AUC Press, 2002, p. 237-265.
23. Voir www.alexcosmo.org.
24. Beverley Butler, « Return to Alexandria : conflict and contradiction in discourses of origins and heritage revivalism » in *Destruction and conservation of cultural property*, Robert Layton, Peter G. Stome et Julian Thomas (dir.), Londres/NY, Routledge, 2001, p. 55-74.
25. Deborah Starr, « Recuperating cosmopolitan Alexandria : circulation of narratives and narratives of circulation », *Cities*, vol. 22, n° 3, juin 2005, p. 217-228.
26. Campagne d'affichages de l'Office du tourisme égyptien en 2000, voir par exemple *Le Monde* du 15 mars 2002.

fortement à l'occasion du centenaire de la création d'Héliopolis[27], au grand dam, certes, de ceux (anciens Nassériens, intellectuels critiques, orientalistes occidentaux…) qu'irrite toute évocation positive, qui ne saurait être que rétrograde, de « *l'Ancien Régime* ». La perception d'une coexistence harmonieuse n'est bien évidemment pas exempte d'illusions et un œil extérieur peut aisément y voir pure chimère, qui ne fait sens de surcroît qu'au sein d'étroits microcosmes, mais elle n'en est pas moins à « prendre au sérieux », pour suivre l'invitation de Bernard Lepetit formulée dans l'un de ses derniers articles[28], à la fois comme représentation tangible d'une image de soi et manifestation d'un désir de donner la parole à une mémoire occultée d'Héliopolis, à sa part levantine, marquée par la présence forte des *chamî* (pl. *chawâm*) dans cette banlieue devenue au fil des ans leur lieu principal de repli au Caire. Mais dans les trois cas, la forme architecturale, qu'elle ait laissé trace dans la pierre ou sur le papier, offre crédit et preuve à l'image mentale.

« PASSIONS PRIVÉES »

Les registres d'expression de l'engouement « Belle Époque » sont variés. Mêlant le domaine de l'écrit, de l'image, de l'architecture, des pratiques culturelles et de la politique patrimoniale, ils impliquent dans un même mouvement « passions privées » et action publique. Le collectionnisme d'objets « Belle Époque » peut être mentionné en premier lieu : il va des photographies anciennes aux anciennes Rolls et Bentley qu'on voit encore parfois circuler au Caire et qui s'arrachent depuis quelque temps déjà à prix d'or. Les revues illustrées anciennes, de l'hebdomadaire *Images*, né en 1929, à la *Femme* nouvelle, publiée entre 1947 et 1952, les affiches de cinéma (la production cinématographique locale a une longue histoire, quasi contemporaine des premières projections d'images animées dans le monde), ont également une cote montante, ainsi que les fragments de décor arrachés aux grandes demeures promises à la démolition, puis proposés aux chalands dans les hangars des démolisseurs du quartier al-Sabtiyya au Caire. On pouvait en 1990 se procurer les décors égyptisants (jusqu'à la poignée de porte en forme d'œil d'Horus) des salons de la villa à Gîza de Bahî al-Dîn Barakât, homme politique de l'entre-deux-guerres, et quelques années plus tôt des restes de la demeure de Hoda Cha^{c}arâwî ; les mosaïques en marbre des lambris de la villa Delort de Gléon ont rejoint en 1995 quelque luxueux intérieur cairote. De façon géné-

27. *Mémoires héliopolitaines*, exposition réalisée sous la direction de François Pradal (CFCC, Le Caire) et publication éponyme parue en septembre 2005.
28. Bernard Lepetit, « Une autre histoire sociale », *Correspondances,* n° 40, avril 1996, p. 3-9 ; *Idem*, « L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux ? », *Espaces-Temps*, n° 59-60-61, 1995, p. 112-122.

rale tout objet frappé du sceau de la monarchie au pouvoir avant 1952 tend en outre à devenir culte. En pleine expansion, ce domaine commercial a ses marchands spécialisés et ses « produits dérivés » – dans le graphisme ou le design mobilier contemporain, par exemple.

Dans le même ordre d'idées, mais avec une préoccupation plus marquée d'investissement de la sphère publique locale, l'engouement « Belle Époque » inspire toutes sortes d'enquêtes documentaires, sur la dynastie khédiviale et ses nombreuses ramifications, sur cette société d'antan, aujourd'hui révolue, ses élites et ses minorités, Juifs égyptiens en particulier ou encore « Anglo-égyptiens » (Britanniques établis en Égypte, et y ayant fait souche à travers des mariages mixtes), sur ses ancrages urbains et ses lieux de prédilection. Le phénomène génère une notable littérature électronique, dont le vaisseau amiral est sans conteste le site Internet maintenu par l'homme de plume Samir Raafat sous le nom tout d'abord de *The Egyptian Gazette* en 1993, puis de Egy.com à partir de 1998 (fig. 1).[29]

Extrêmement fourni, régulièrement enrichi et actualisé, le site propose l'entière collection des articles écrits par son auteur pour divers organes (*Cairo Times, Egyptian Mail, Revue d'Égypte*) sur l'histoire du Caire moderne, de ses principaux faubourgs (Ma^{c}âdî[30], Héliopolis, Garden City, Koubbeh Gardens, Zamalek, Giza) et bâtiments remarquables, cartes et photos anciennes à l'appui, de ses personnalités d'hier et d'aujourd'hui. La base de l'information proposée est constituée par des sources orales, mémoires et souvenirs du temps jadis inlassablement recueillis par Samir Raafat au Caire et à l'étranger auprès d'anciens d'Égypte – ceux en particulier qui ont choisi de s'exiler après l'arrivée au pouvoir de Nasser ou n'ont pu y rester. Le site fustige sans relâche l'oubli dans lequel est tenu ce monde « d'avant ». Les ressources mises en ligne incluent des généalogies de grandes familles égyptiennes (Cattaui, Chamsi, Jabès, Rossi…) et de la dynastie autrefois régnante, une section entière est consacrée aux Juifs d'Égypte, un savoureux livre d'or donne la parole à la diaspora égyptienne dispersée sur les cinq continents. Les liens renvoient vers des sites similaires, tel celui consacré à la famille du colonel Sèves, militaire français passé au service de Muhammad ^{c}Alî sous le nom de Sulaymân pacha al-Faransawî, par l'un de ses descendants.

Plus récent (2004), mis sur pied par un amateur égyptien établi de très longue date en France[31], le site dénommé « L'Égypte d'Antan » (fig. 2) a une veine topographique plus affirmée encore (les rubriques sont pour la plupart géographiques) et une visée avant tout iconographique (le site est exclusivement

29. Voir la rubrique « About us » sur www.egy.com.

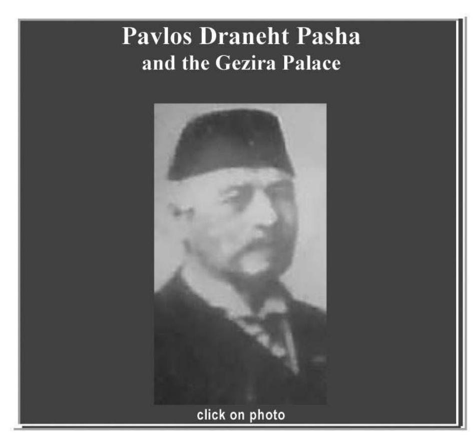
30. Samir Raafat, *Maadi 1904-1962, society and history in a Cairo suburb*, Le Caire, The Palm Press, 1994.

31. Communication personnelle du créateur du site.

Egy.com

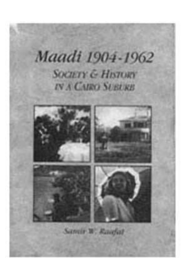
Cairo's Recollections... online!

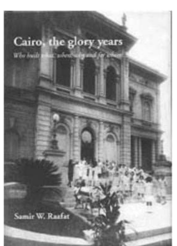
WANT TO KNOW SOMETHING ABOUT CAIRO, Africa's largest city? You've come to the right place! **EGY.COM** by Samir Raafat offers a variety of old and new articles, photos and references dealing with 19th and 20th century aspects of a 1000 year old capital. Learn about its architecture, its landmarks, its character, its people and its problems. This is about a millennium old city which cannot sit still. *Enjoy!*





Click here to learn about Egypt's First Ladies

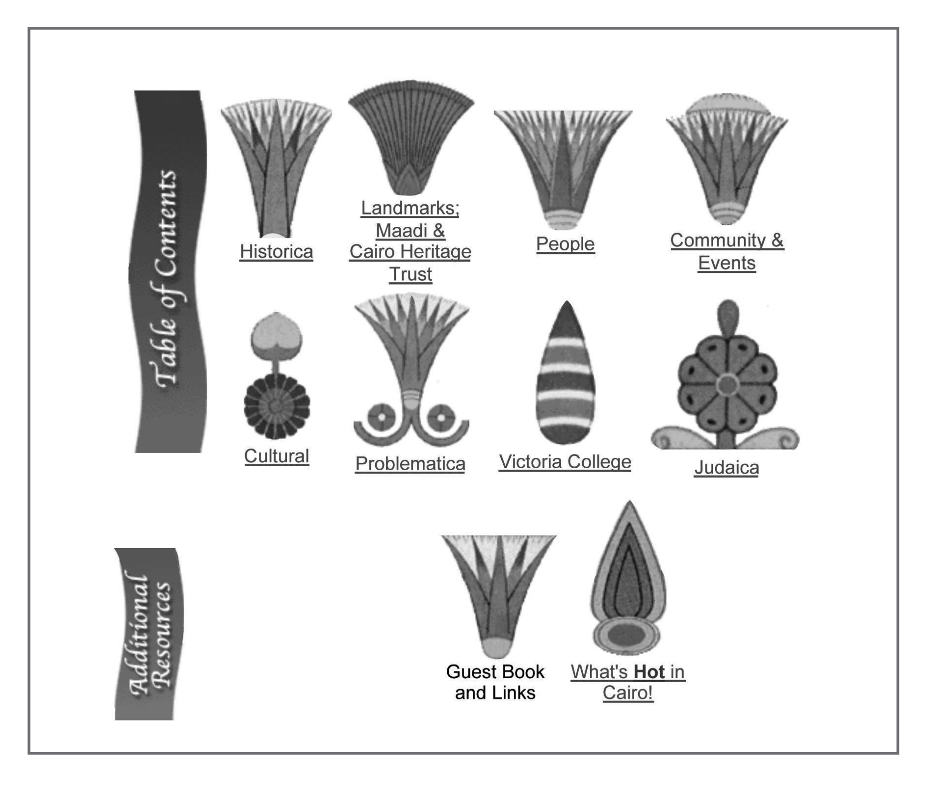




for info on ***Cairo, The Glory Years*** click on book cover

RECENTLY	**THE MAKING OF CD2 at Sidi Abdelrahman**
READ	**Ranks and Decorations in Pre-1952 Egypt**
FOOD	**Casino Petrou**

1.a Ecran d'accueil du site Egy.com. Source : www.egy.com.



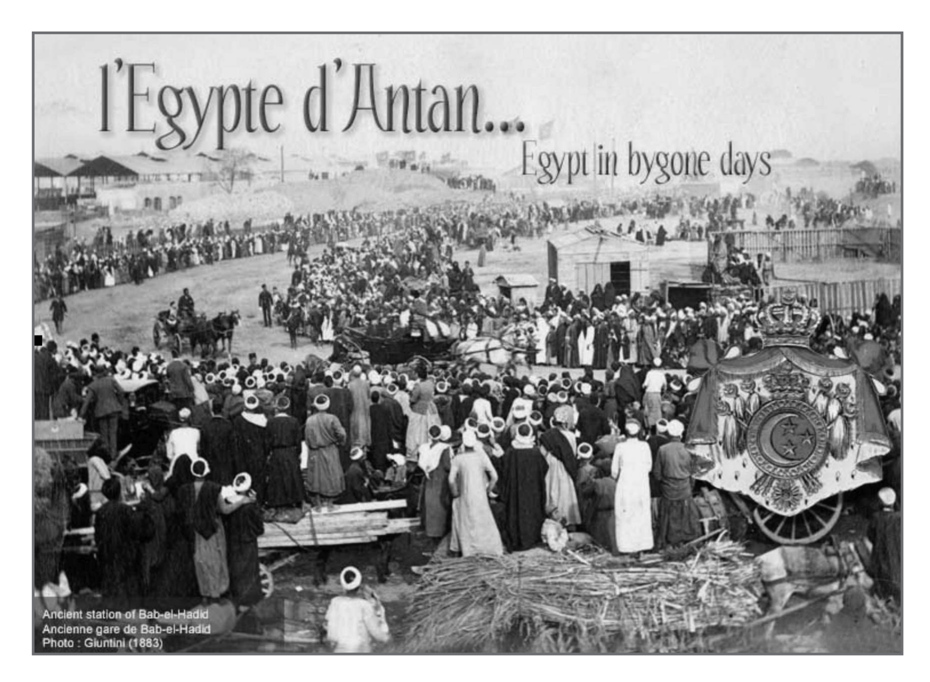
1.b Ecran d'accueil du site Egy.com. Source : www.egy.com.

composé de photos anciennes légendées de façon plus ou moins détaillée). Il possède un penchant monarchique certain (les portraits de membres de l'ancienne famille régnante occupaient en 2006, 17 écrans)[32], perceptible dès la page d'accueil qu'orne l'emblème royal. Il possède de même des ressources riches, souvent absolument inédites, telle la sélection de clichés de la collection de photographies de Richard Mosseri ou les images très rares extraites d'un album produit par le photographe Émile Béchard en 1874 sur les quartiers neufs du Caire et qui n'avaient jamais été publiquement montrées jusque-là.

La littérature du souvenir d'Ancien Régime adopte aussi la forme plus traditionnelle de l'imprimé. Le catalogue des seules presses de l'université américaine du Caire en donne un bon aperçu, des mémoires du prince Hasan Hasan, l'un des derniers représentants de la famille royale demeuré en Égypte, qui ont inauguré la série en 2000[33], aux plus récentes parutions, récit d'un

32. www.egyptedantan.com.

33. Hassan Hassan, *In the house of Muhammad Alî: a family album (1805-1952)*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2000.



2. Écran d'accueil et présentation du site« Égypte d'antan ». Source: www.egyptedantan.com.
Salam Affandina 1867.
Ce site est dédié à l'Égypte d'antan. Celle qui prend son départ au début de la vulgarisation de la photographie.
C'est dans la vallée du Nil que s'est déroulée notre enfance, puis notre jeunesse. Nous nous sommes arrêté volontairement au milieu du XXe siècle, époque correspondant à notre départ de ce pays magnifique que nous n'avons plus jamais revu, malheureusement.
Si nous avons quitté l'Égypte, l'Égypte ne nous a jamais quitté.
Nous avons souhaité montrer par l'image l'Égypte depuis l'époque où elle était encore une province de l'empire ottoman, puis un sultanat et enfin un royaume.
Cette recherche est aussi le résultat de souvenirs personnels et de ce besoin de revivre son passé et celui de ceux qui nous ont précédé. C'est surtout notre mémoire qui nous y ramène.
Ne connaissant pas la toponymie actuelle, nous avons utilisé celle en usage au milieu du XXe siècle.

retour au Caire après des décennies d'absence ou histoire des *Zamalkawiyyûn* comme on appelle aujourd'hui familièrement les habitants du quartier privilégié de Zamalek, autrefois fief de l'occupant britannique.[34]

L'évocation de l'Égypte pré-nassérienne peut se faire fiction également, comme dans le roman, autobiographique, de Samia Serageldin[35], où revient le thème du retour dans un pays méconnaissable, l'évocation d'une enfance heureuse dans la « glamoureuse Égypte des pachas et des monarques » et la dénonciation des désastres produits par les nationalisations et les séquestres des grandes fortunes égyptiennes en 1960[36] – l'auteur appartient au clan qui a donné à l'Égypte l'un de ses grands leaders indépendantistes, Muhammad Fû'âd Serageldin (1910-2000), à qui l'on doit en outre la reformation en 1977 de l'ancien parti nationaliste *al-Wafd*, et d'autres personnalités toujours actives dans la vie publique égyptienne, dont l'actuel président de la Bibliotheca alexandrina, Ismaïl Serageldin. Cette littérature mémorielle s'exprime tout aussi bien en français : à preuve la trilogie autobiographique publiée chez L'Harmattan par Gulpérie Efflatoun-Abdalla, figure, avec sa sœur, le peintre Inji Efflatoun, de la gauche communiste égyptienne issue de la grande bourgeoisie cairote.[37]

Dans un tout autre genre – la réhabilitation de la dynastie khédiviale –, des descendants ont récemment fait paraître à Paris également un *Méhémet Ali le grand, Mémoires intimes d'une dynastie (1805-2005)*[38], galerie de portraits de ses membres éminents ou plus obscurs. Ce qu'il a été longtemps de bon ton de taire, à commencer par la violence de la répression nassérienne contre toute dissidence ou la contribution monarchique au développement institutionnel du pays, se dit désormais au grand jour.

Ce retour sur soi, et sur une histoire longtemps passée sous silence, en version française ou anglaise, n'est pas pour autant une exclusivité de l'expression en langue étrangère ou un simple produit d'exportation. Des écrits en arabe ont été les premiers à emprunter cette voie et à en déverrouiller par la même occasion l'accès. Les mémoires de l'homme de lettres Louis ᶜAwad (1914-

---

34. Midhat Gazalé, *Pyramids road, An Egyptian homecoming*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2004 ; Chafika Hamamsy, *Zamalek, The changing life of a Cairo elite, 1850-1945* , Le Caire, The American University in Cairo Press, 2005.
35. Samia Serageldin, *The Cairo House: a novel*, Syracuse University Press, 2000 (traduction française parue en 2006 chez Rivages).
36. Anouar Abdel-Malek, *Égypte, société militaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1962.
37. Gulpérie Efflatoun-Abdalla, *Gulpérie, La ballade des geôles* et *D'une mort à l'autre*, Paris, L'Harmattan, 2002.
38. Par Prince Osman Ibrahim, Caroline et Ali Kurhan, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005.

1990), éditorialiste engagé, publiées au Caire en 1989[39] en sont un exemple, de même que ceux d'un grand chambellan du roi Farouk parus quelques années plus tôt.[40] Dans un état des lieux de l'historiographie égyptienne à l'orée des années 1990, Afaf Lutfi al-Sayyid Marsot décèle au cours des années Sadate (1971-1981) une première décrispation à l'égard de la période monarchique.[41] Pour le politiste Tewfiq Aclimandos, c'est cependant plus tardivement, dans les grandes sommes sur le dernier monarque parues au cours des années 1990, ou le témoignage de son secrétaire, Husayn Husnî, que le public égyptien a pu découvrir un passé qui lui avait été occulté jusque-là.[42]

La déferlante autobiographique et mémorielle n'est pas propre à l'Égypte, tant s'en faut. Écrits en état d'exil ou de déplacement, mémoires de compensation[43], passage de l'oralité à l'autorité de la chose écrite[44], surgissement de voix subalternes ou déniées d'existence rendu possible par un début de reconnaissance (dans le cas palestinien, cette « irruption de la vie » dans les textes, selon la plaisante formule d'Elias Sanbar, est, à l'en croire, effet direct du retour amorcé sur la terre après les accords d'Oslo)[45], les projets sont divers mais fleurissent dans l'ensemble de la région, à l'instar de la culture mémorielle qui a submergé le monde occidental à partir des années 1970[46] dans le sillage à la fois de la reconnaissance de la Shoah, des mouvements sociaux

39. Luis ᶜAwâd, *Awrâq al-ᶜumr, sanawât al-takwîn [Papiers d'une vie, les années de formation]*, Le Caire, Madbûlî, 1989.

40. Hasan Yûsuf, *Al-qasr wa dawruh fîl-siyâsa al-misriyya [Le palais et son rôle dans la politique égyptienne]*, Le Caire, 1982.

41. Afaf Lutfi al-Sayyid Marsot, « Survey of Egyptian works of history », *The American Historical* Review, vol. 96, n° 5, décembre 1991, p. 1422-1434.

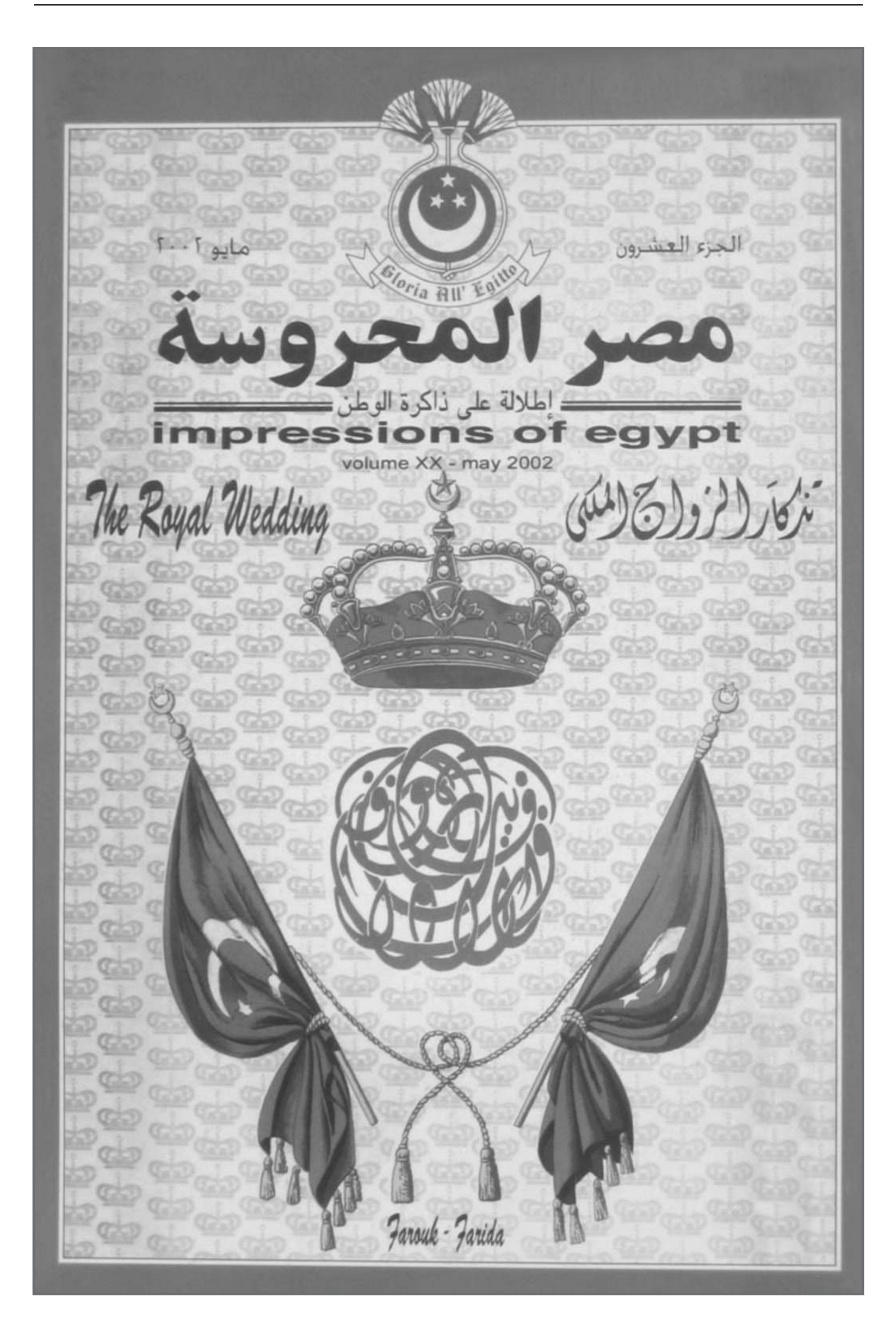
42. Tewfiq Aclimandos, « Historiens, acteurs et documents : regards rétrospectifs sur une recherche », in Gérard Khoury et Nadine Méouchy (dir.) *États et sociétés en quête d'avenir, des indépendances à aujourd'hui*, vol. 1, Paris. Geuthner, 2006.

43. Roger Porter, « Autobiography, exile, home : The Egyptian memoirs of Gini Alhadeff, André Aciman and Edward Saïd », *Biography*, 2001, vol. 24, n° 1, p. 302-313.

44. Andrew Shryock, *Nationalism and the genealogical imagination : oral history and textual authority in tribal Jordan*, Berkeley, University of California Press, 1997.

45. Elias Sanbar, « Hors du lieu, hors du temps : pratiques palestiniennes de l'histoire », *Les usages politiques du passé,* François Hartog et Jacques Revel (dir.), Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 2001, p. 117-125 ; Sirine Husseini Shahid, *Souvenirs de Jérusalem*, Paris, Fayard, 2005. Voir aussi Nadine Picaudou, « Discours de mémoire : formes, sens, usages », *Territoires palestiniens de mémoire,* Nadine Picaudou (dir.), Paris, Karthala, 2006, p. 17-35.

46. Pierre Nora, « L'ère de la commémoration », *Les lieux de mémoire,* III. « Les France », vol. 3, Paris, Gallimard, 1992, p. 977-1012 ; François Hartog, *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003, ch. 4 *passim.*



3. Couverture de *Misr al-mahrûsa*. Paris, collection particulière.

ayant accompagné les décolonisations, de la fin de la bipolarisation du monde et de la perte de foi dans le progrès moderne.[47]

Reste que le témoignage personnel n'est pas le seul registre d'expression de l'engouement « Belle Époque » en Égypte opérant sur une base individuelle. Aux côtés des projets d'investissement de l'espace cybernétique, fruits à ce jour, on l'a vu, de desseins individuels, une autre entreprise éditoriale non moins personnelle a été la publication de la revue *Misr al-mahrûsa* par le publicitaire Maged Farag (fondateur de la société de communication Max Group) entre 2000 et 2003 (29 livraisons parues). La couverture du périodique, de parution irrégulière, est à elle seule tout un programme : le titre, *Misr* [Le Caire, mais aussi l'Égypte] *al-mahrûsa* [la protégée, la bien gardée], fait référence à la désignation classique de la capitale égyptienne, qui survécut dans les sources administratives, et sans doute le langage courant, tout au long du XIXe siècle ; le sous-titre est en anglais : *Impressions of Egypt* ; le logo se compose de 3 lotus surmontant l'emblème monarchique (le croissant et les trois étoiles) – graphisme emprunté à la revue *Egypt Today* publiée entre 1936 et 1960 par Demetrius Zoidès – et d'une « Gloire à l'Égypte » en italien ! (fig. 3). Égypte éternelle, polyglottisme, royauté, clin d'œil passéiste constituent ici une panoplie « Belle Époque » délibérément enracinée dans l'égyptianité.

Le contenu du périodique, basé en grande partie sur des archives photographiques conservées en main privée, le situe à mi-chemin entre *Points de vue et images du monde* et la revue de vulgarisation historique. Le volume VI de mars 2001 mêle ainsi un article sur la visite en Suisse du roi Fouad en 1929, un reportage photographique sur l'Heliopolis Palace Hotel dans les années 1920, et un portrait de la princesse Nazli Fadel ; une livraison est entièrement consacrée au fameux incendie du Caire du 26 janvier 1952 qui précipita la chute de la monarchie (vol. XVI de janvier 2002) et contient le reportage photographique commandé aux studios Riad Shehata par le roi afin de documenter les dégâts occasionnés, qui concernèrent surtout les cinémas, bars, hôtels et grands magasins du centre-ville. Maged Farag est aussi l'éditeur des *Royal Albums*, série d'albums reliés plein cuir dévolus à divers aspects de l'ancienne vie dynastique : mariage d'une princesse égyptienne avec le Shah d'Iran, protocole en vigueur à la cour d'Égypte ou la poste khédiviale.[48]

La démarche a son équivalent dans l'érudition locale, ainsi qu'en témoigne la somme encyclopédique consacrée à Port-Saïd, création de la Compagnie universelle du canal de Suez, ville « Belle Époque », et plus encore coloniale,

---

47. Andreas Huyssen, « Present pasts : media, politics, amnesia », *Public Culture*, 12, n° 1, p. 21-38, 2000.
48. *The imperial wedding*, 1939, Le Caire, Max Group, 1995 ; *1866, the khedivial post*, Le Caire, Max Group, 1995 ; *1952, the Last Protocol*, Le Caire, Max Group, 1996 ; *National Bank of Egypt, 1898-1998*, Le Caire, Max Group, 1998.

s'il en est, par l'un de ses habitants : on y retrouve la volonté de se réapproprier l'histoire de cette ville de concession, en en montrant la face proprement égyptienne, à travers ses grands hommes (cheikhs et pachas de notoriété locale) et ses hauts-lieux.[49] Au titre des opérations documentaires, il faut mentionner enfin la fabrication d'inventaires de l'architecture « Belle Époque » du Caire. En marge de recherches sur l'architecture commerciale du Caire islamique (son domaine de spécialité), l'historien d'art Mohamed Scharabi entreprend, à la fin des années 1980 et avec le soutien de l'Institut archéologique allemand, un premier essai de description et de taxinomie stylistiques de l'architecture du Caire à l'époque coloniale. Travail monumental et précurseur, l'ouvrage distingue et illustre plusieurs centaines de bâtiments de son centre-ville.[50] Les datations, basées sur l'analyse de la cartographie historique, ainsi que les attributions de maîtrise d'œuvre, issues de sources de seconde main, sont le plus souvent approximatives et aléatoires, mais l'étude offre un énorme matériau empirique et un premier point d'appui pour des travaux ultérieurs.

À partir de 1997, ce même centre-ville est à nouveau l'objet d'entreprises documentaires, lesquelles sont conduites quasi simultanément par trois équipes différentes. Commandée par le ministère égyptien de l'Équipement, l'étude menée par un groupe d'étudiants en architecture de l'université de ᶜAyn Chams sous la direction de Soheir Zaki Khawwas mène à la réalisation de nombreux relevés de façades et de détails architecturaux de bâtiments du centre-ville du Caire, dont une sélection fait l'objet d'une publication luxueuse.[51] Le centre de documentation CultNat (*Center for Documentation of Cultural and Natural Heritage*), désormais rattaché à la Bibliotheca alexandrina et spécialisé dans le traitement numérique de l'information relative au patrimoine culturel et naturel égyptien, a entrepris de mettre en fiches informatiques le repérage produit par Mohamed Scharabi, et en a poursuivi la documentation, en exploitant en particulier les données fiscales d'assiette foncière, tout en mettant en œuvre un système informatique de spatialisation des données collectées avec l'objectif, à terme, d'en rendre possible l'interrogation sur Internet.[52] Une équipe égypto-syrienne s'est également intéressée à l'architecture du centre-ville du Caire dans le cadre de la coopération scientifique européenne.[53]

49. Hasan al-dîn Hasan al-Qâdî, *Qamûs tarîkh bûr-saᶜîd [Encyclopédie historique de Port-Saïd]*, Port-Saïd, 2 volumes, 1997 et 2002.

50. Mohamed Scharabi, *Kairo, Stadt und Architektur im Zeitalter des Europäischen Kolonialismus*, Tübingen, Wasmuth, 1989.

51. Soheir Zaki Hawas, *Khedivian Cairo, identification and documentation of urban architecture in downtown Cairo*, Le Caire, Architectural Designs Center, 2002.

52. www.cultnat.org, rubrique « Architectural Heritage of Cairo ».

53. « Un patrimoine partagé », *Sciences au sud, le journal de l'IRD*, n° 30, mai-juillet 2005, p. 8-9.

ACTIONS PUBLIQUES

L'action gouvernementale a également été touchée par la vogue « Belle Époque ». Le domaine de la protection a été le premier investi : des édifices tenus jusque-là à l'écart de la sollicitude patrimoniale ont été classés. La loi qui régit les Antiquités depuis 1983 (n° 117 de 1983) comportait déjà une certaine ouverture à cet égard. La définition retenue pour les objets éligibles au statut « d'antiquités » avait de fait évolué par rapport à la législation précédente (loi n° 215 de 1951). Désormais était susceptible d'y accéder :

> « Tout objet, immobilier ou mobilier, qui a été le produit des différentes civilisations, ou a été la création des arts, des sciences, de la littérature ou de la religion depuis l'âge préhistorique, et durant les périodes historiques successives jusqu'aux derniers 100 ans, pourvu qu'il soit de valeur, ou ait une importance archéologique ou historique en tant qu'aspect civilisationnel parmi d'autres qui ont pris place sur le territoire égyptien, ou se trouve en relation historique avec ces civilisations, et y compris les momies de races et d'êtres humains qui leur sont contemporaines ».[54]

Un objet devait auparavant être antérieur à la fin du règne du khédive Ismaïl , en 1879, pour pouvoir prétendre à la protection patrimoniale, même si la loi prévoyait déjà la possibilité de déroger à cette limite temporelle pour « Tout meuble ou immeuble dont le Conseil des ministres décide que l'État a un intérêt national à le conserver ».[55]
Cette possibilité a été reconduite dans la nouvelle réglementation. Son article 2 précise en effet que:

> « Tout objet immobilier ou mobilier de valeur historique, scientifique, religieuse, artistique, ou littéraire peut être considéré comme antiquité par décret du Premier ministre sur recommandation du ministère compétent pour les affaires culturelles, dès lors que l'État trouve un intérêt national à conserver et à préserver un tel objet ».[56]

La disposition a été utilisée entre 1983 et 2002 pour une quarantaine de bâtiments de la période contemporaine (liste en annexe). La liste en est éclairante. Situations attendues et reconnaissances à première vue plus

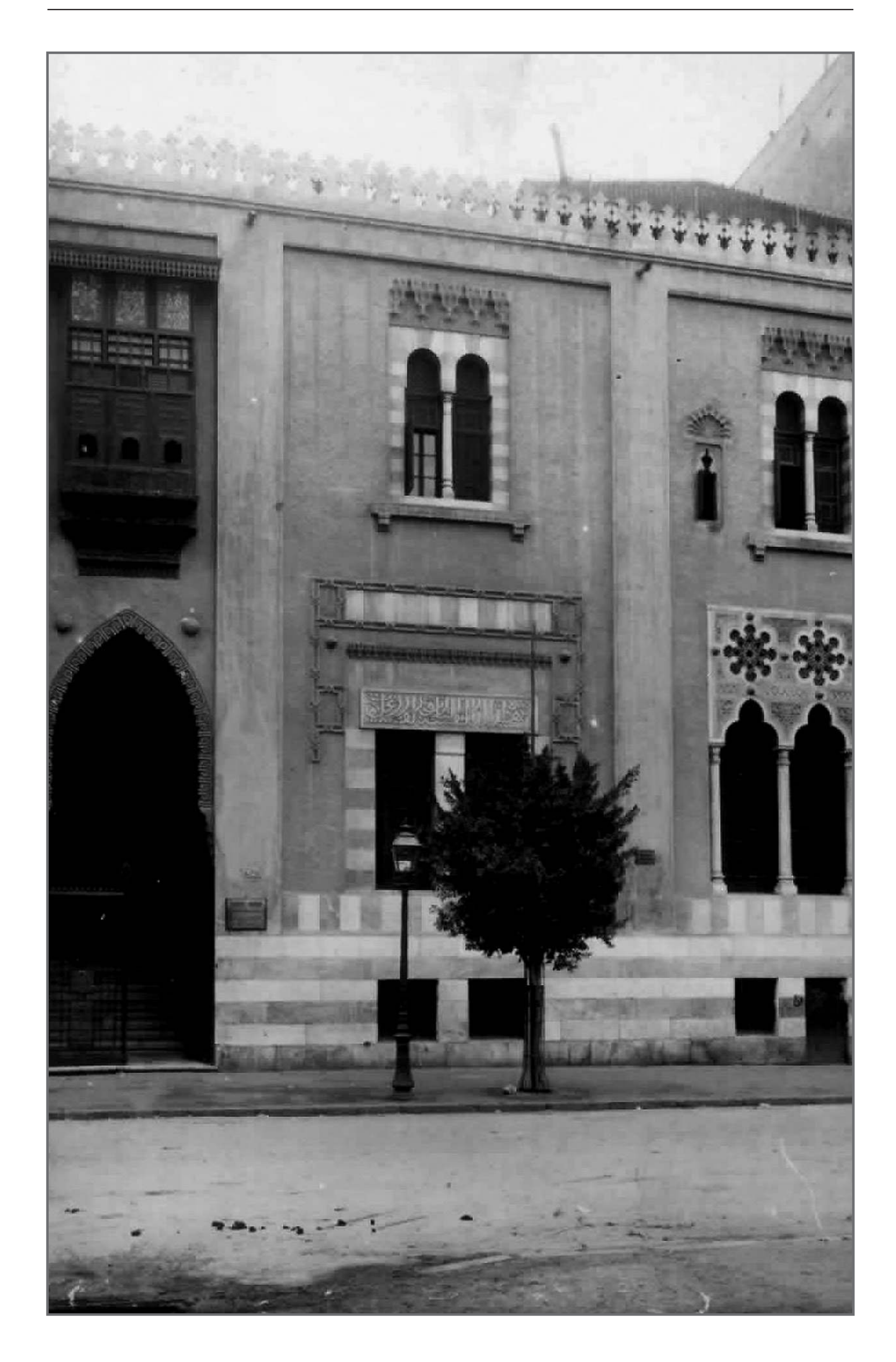
---

54. Law n° 117 of the year 1983 concerning the issuance of Antiquities' protection law, published in the *Official Gazette* on August 11th, 1983, p. 13 [ma traduction].
55. Loi n° 215 du 31 octobre 1951 sur la protection des antiquités, traduction in Antoine Khater, Le *régime juridique des fouilles et des antiquités en Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1960, p. 308-316.
56. Loi n° 117 de 1983, *op. cit.*, p. 13.

« dissonantes »[57] s'y côtoient. Du côté des premières, nombre d'édifices publics abritant des musées, les lieux du pouvoir (Assemblée du peuple, Sénat, Conseil d'État, palais présidentiels…), des établissements religieux (mosquées, instituts), ou encore des architectures dites de « style islamique » (siège de la Banque Misr, Institut de musique orientale), qui jouissent de longue date au Caire de la faveur académique et publique.[58] Le dernier beau livre consacré à l'architecture « Belle Époque » d'Égypte s'ouvre significativement par un intérieur néo-mauresque[59]: si ce n'est pas l'aspect le plus représentatif de la production architecturale de ce temps, c'est certainement celui qui est le plus largement prisé sur place. Le phénomène là encore n'est pas propre à l'Égypte ni au domaine bâti : les principaux acheteurs de peinture orientaliste sur le marché de l'art sont aujourd'hui originaires du monde arabe, de la péninsule Arabique en particulier.[60]

Les reconnaissances qui peuvent apparaître plus paradoxales regroupent nombre d'anciennes propriétés de la famille royale (du prince Yusuf Kamal, protecteur des arts, en particulier), la quasi totalité des synagogues du Caire, ou encore des éléments liés à l'histoire de la Compagnie du canal de Suez. C'est le statut foncier des biens concernés ou la volonté de leurs propriétaires qui est ici déterminante. Ceux du prince Yusuf Kamal étaient revenus à l'État égyptien par séquestre après 1952. Le classement des synagogues est une démarche volontaire des derniers représentants de la communauté juive d'Égypte, pour en assurer l'inaliénabilité. L'Autorité du canal de Suez se soucie de conserver intactes les traces de la prestigieuse compagnie dont elle se félicite d'être l'héritière, et en quelque sorte la gardienne du patrimoine ; aussi

57. La notion d'héritage « dissonant » (ou contesté) a été forgée à propos des patrimoines entrant en conflit avec l'exaltation de la nation, voir Gregory John Ashworth et J. E. Tunbridge, *Dissonant heritage : the management of the past as a ressource in conflict*, Chichester, Wiley, 1996. La mémoire de Vichy ou de la guerre d'Algérie en France, de l'apartheid en Afrique du Sud, constituent des cas typiques d'héritage dissonant. Sur la montée en puissance de cette version du patrimoine, voir *Rethinking heritage : cultures and politics in Europe*, Robert S. Peckham (dir.), Londres, IB Tauris, 2003, et en particulier le chapitre « Mourning heritage : memory, trauma and restitution », p. 205-214.
58. Tarek Mohamed Refaat Sakr, *Early twentieth-century Islamic architecture in Cairo*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 1992.
59. Shirley Johnston, *Egyptian Palaces and Villas, op. cit.*
60. Roger Benjamin, « Post-colonial taste : non-Western markets for Orientalist art » in Id., *Orientalism, Delacroix to Klee*, Sydney, the Art Gallery of New South Wales, 1997, p. 32-40.



4. Seconde villa Delort de Gléon (1887), après son acquisition en 1914 par l'antiquaire Maurice Nahman, Le Caire, vers 1930. Paris, collection particulière.

l'important domaine immobilier, dont elle continue à avoir la charge, est-il impeccablement entretenu.[61]

D'autres éléments de la liste des classements pour la production architecturale des années 1850-1950, plus neutres, traduisent un élargissement de la sensibilité patrimoniale, qui s'ouvre, comme ailleurs, au patrimoine industriel (ouvrages d'art, usines) ou aux « lieux de mémoire » (la villa du poète Ahmad Chawqî). Certaines de ces inscriptions doivent beaucoup à des groupes de pression, la presse en particulier, comme ce fut le cas du palais Shinâwî à Mansoura, auquel une pleine page fut consacrée par l'hebdomadaire *Al-Ahram Weekly* en mai 1999. Les campagnes que cet organe orchestra en faveur de « l'héritage architectural de l'Égypte moderne » à partir de 1997, avec le soutien de la commission Fulbright, ne sont d'ailleurs pas pour peu dans la prise en compte du legs patrimonial moderne en Égypte.[62] L'aléa absolu de certains classements, et leur motivation extra-patrimoniale, constitue une autre réalité. L'inscription de la seconde villa Delort de Gléon au Caire (fig. 4) doit ainsi plus au souci de son occupant d'établir la légitimité de sa présence dans les lieux qu'à leur valeur artistique ou historique ; plus coutumière que proprement légale, cette occupation a fait en pratique l'objet d'un contentieux porté devant les tribunaux, en arguant d'une valeur patrimoniale reconnue à l'étranger et faisant valoir que le baron avait été un grand donateur du Louvre.[63] Ces pratiques n'en dessinent pas moins un nouveau paysage patrimonial, qui a trouvé écho et relais au niveau des collectivités territoriales.

Dans la foulée de la campagne de presse impulsée par *Al-Ahram Weekly* et sur proposition de la commission Fulbright, alors dirigée par Ann Radwan, le gouverneur du Caire met en place en 1998 un Comité consultatif pour la préservation de l'héritage architectural de l'Égypte moderne et le sauvetage d'importants bâtiments des XIXe et XXe siècles, composé de différentes personnalités du monde de l'architecture et du patrimoine (le président de l'Association des architectes et urbanistes égyptiens, l'ancien éditeur en chef de la revue *ᶜÂlam al-Binâ'*, des enseignants de la Faculté des ingénieurs de l'université du Caire) sensibilisés à la question.[64] Le Comité a produit en particulier une liste des villas et édifices du Caire moderne méritant protection, qui doit guider en principe l'instruction des demandes de permis de démolir.

61. *Port-Saïd, architectures XIXe-XXe siècles*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2005.

62. Fayza Hassan, « A new era », *Al-Ahram Weekly*, n° 450, 7-13 octobre 1999.

63. Entretien avec les occupants de la villa, avril 1997.

64. Décret n° 135-1998 du gouverneur du Caire en date du 5 avril 1998.



5. Musées du palais ^{c}Abdîn, Le Caire, 2005. Cliché Mercedes Volait.

La politique muséale a également été marquée par l'engouement « Belle Époque ». En 1986, un décret présidentiel décidait de transformer une demeure princière d'Alexandrie, le palais Fatma al-Zahra' (du nom d'une petite-fille du prince Mustafa Fâdil, frère du khédive Ismaïl), en musée de la joaillerie royale.[65] Inauguré la même année (octobre 1986) après une réfection complète du bâtiment, le musée regroupe des pièces ayant appartenu à toutes les générations de la dynastie khédiviale depuis Muhammad ^{c}Alî, avec une place de choix faite aux parures en diamant des filles du roi Farouk. À la fin des années 1980, Hosni Moubarak fait également restaurer l'ensemble du palais ^{c}Abdîn au Caire, siège du pouvoir égyptien de 1872 à 1952, avec la perspective d'en réouvrir une partie au public. Rendu accessible aux visiteurs dans la liesse révolutionnaire de 1952, le palais avait vu ses portes se refermer par la suite. Le chantier, compliqué par le tremblement de terre de 1992, qui contraint à des travaux plus importants que prévus, s'achève en 1998. Le projet de restauration inclut la transformation d'une aile du palais en complexe muséal, directement accessible par une des entrées du parc, dite « Porte de Paris » (en l'honneur de l'impératrice Eugénie à l'occasion de sa visite en Égypte en 1869) (fig. 5). Il regroupe plusieurs collections distinctes. Outre une salle exhibant les présents offerts à l'actuel Président par les corps constitués ou ses visiteurs étrangers, il se compose d'une section militaire, consacrée en

65. Décret présidentiel n° 173 du 20 avril 1986, publié dans *Al-waqa'i al-misriyya [Journal officiel]* du 3 mai 1986, p. 635.

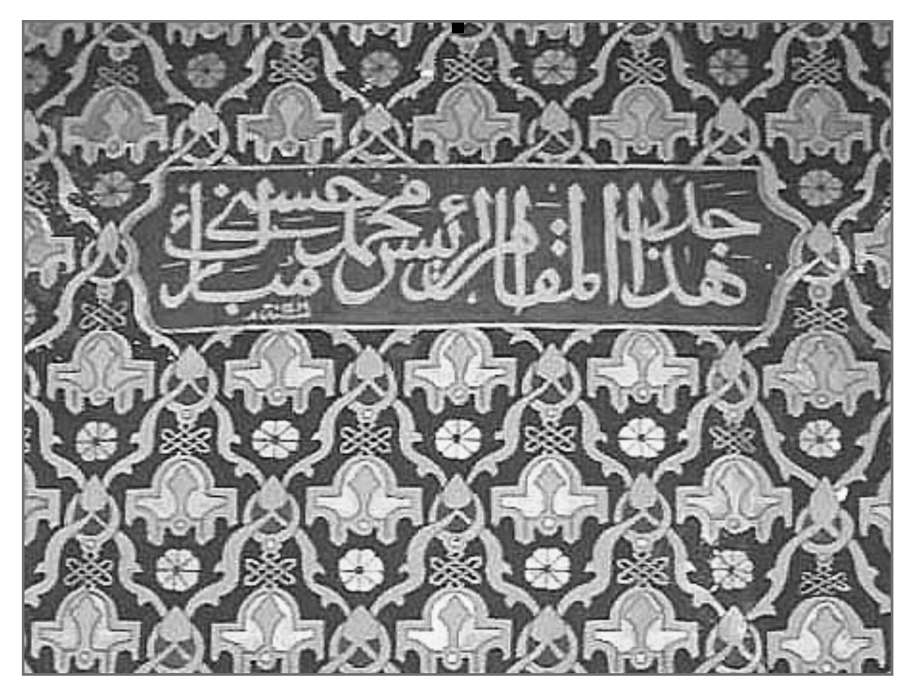
particulier aux armes à feu ayant appartenu à différents souverains, ainsi que d'une section dévolue à l'orfèvrerie, à la porcelaine et à la cristallerie khédiviale, dominée par un bel ensemble de vases Gallé.

La philosophie générale du projet est détaillée dans la préface d'Hosni Moubarak à la plaquette de présentation du musée :

> « L'importance qu'il y a à préserver des édifices historiques ne se limite pas à la protection matérielle des biens d'un pays contre la détérioration du temps, ou à leur conservation en raison de leur valeur architecturale, elle vise surtout à maintenir la mémoire historique de la nation et la conscience des évènements dont ces édifices ont été les témoins au cours des âges.
>
> Le palais Abdine est sans conteste un repère important dans l'histoire de l'Égypte qui ne devrait jamais être effacé, en particulier du fait que sa construction coïncide avec la construction du Caire moderne. En 1872, après avoir fait ériger le palais, le khédive Ismaïl transporta le siège du souverain de la Citadelle au palais Abdine, qui par la suite vit se dérouler d'importants évènements de l'histoire égyptienne, jusqu'à la révolution de Juillet 1952.
>
> C'est pourquoi le pays tient à conserver ce palais dans son meilleur état possible afin de maintenir le cadre d'évènements politiques et historiques significatifs, de rendre digne son statut architectural et culturel, et de protéger et de présenter ses importantes collections.
>
> Le palais, qui a été restauré selon les méthodes architecturales les plus récentes, a regagné sa splendeur et sa gloire. Une partie du palais a été transformée en un complexe de musées pour l'exposition de collections rares d'armes et d'objets d'art.
>
> C'est un plaisir de voir le bon état qu'a pu regagner le palais, qui le rend digne de l'histoire, de l'art et de la civilisation d'Égypte, et lui accorde un rang élevé parmi les palais similaires dans le monde. Nous espérons que cet édifice demeurera une source d'honneur et de fierté pour les générations à venir, et qu'il attirera l'attention des chercheurs et des érudits qui étudient l'histoire de l'Égypte ».[66]

Accents patriotiques mis à part, ce texte-manifeste traduit clairement le changement de posture officielle à l'égard de l'histoire de l'Égypte contemporaine, une posture plus distanciée, soucieuse de ses traces matérielles et d'en rendre l'accès public, dans un geste qui n'ignore sans doute rien des règles de « bonne gouvernance » enseignées par l'ami américain. La restauration en

66. Ministry of Culture, Supreme Council of Antiquities, *Abdine Palace Museums*, Le Caire, 1998, n.p. (ma traduction).



6. Mausolée Sîdî Badrân, palais ^{c}Abdîn, Le Caire, 2006. « Ce mausolée a été rénové par le président Mohamad Hosni Moubarak, en l'an 1419 [1998]». Cliché Mercedes Volait.

1998 d'un petit mausolée de saint intégré dans l'une des cours du palais suggère que l'enjeu pour le pouvoir en place fut en outre de s'inscrire dans une tradition de patronage architectural, qui renvoie à son tour à une manière de continuité dynastique. Dédié à Sîdî Badrân, et antérieur à la construction du palais, l'édifice fut restauré une première fois par le khédive Ismaïl, une seconde fois par le roi Fouad, et finalement par Hosni Moubarak, dont l'action est dûment accréditée par une inscription dans la tradition classique ornant une des parois du mausolée (fig. 6). L'attention à s'inscrire dans un contexte international est non moins perceptible. La visibilité du projet ambitionne explicitement d'être extra-nationale : cartels et catalogue sont rédigés en arabe et en anglais.

C'est également à l'actuel pouvoir que l'on doit la reconstitution et la réouverture en 1995 du musée Muhammad Mahmûd Khalîl. Établissement né de la donation en 1960 à l'État des collections de peinture de ce grand amateur d'impressionnisme, le musée avait été inauguré à l'occasion du dixième anniversaire de la révolution nassérienne (23 juillet 1962), mais ses locaux avaient été en fin de compte annexés dix ans plus tard par le président Anouar al-Sadate, et ses oeuvres dispersées dans divers dépôts, jusqu'à ce qu'un projet d'exposition du Musée d'Orsay, *Les oubliés du Caire* (1994), ne les fasse

ressortir en pleine lumière. Les musées consacrés au peintre Muhammad Nâgî (1888-1956), figure égyptienne de l'impressionnisme, ou à l'homme de lettres Taha Hussein (1889-1973), personnalité de premier plan de l'entre-deux-guerres, dont les positions tranchées en faveur de l'ouverture à l'Occident et de l'identité méditerranéenne de l'Égypte sont aujourd'hui attaquées par la mouvance islamiste[67], poursuivent une perspective similaire de prise en compte du passé pré-nassérien du pays.

Une attention à son héritage architectural est également perceptible dans la gestion du domaine public. La requalification d'édifices existants, généralement modernes, tend ainsi à prendre le pas sur la construction neuve, en cas de besoin de locaux. L'une des premières initiatives a concerné la nouvelle bibliothèque du Grand Caire, qu'il fut décidé de loger dans un ancien palais de la fin du XIXe siècle, le palais de la princesse Samiha Kamel, fille du sultan régnant entre 1914 et 1917. Le décret présidentiel affectant le bâtiment (passé après séquestre dans le domaine public) à un usage de bibliothèque publique est signé en 1986. Un concours architectural pour la restauration et l'adaptation des locaux à leur nouvel usage est jugé en 1991; des travaux importants sont entrepris, financés par le fonds de développement structurel, la bibliothèque est ouverte en 1995.[68] La bibliothèque Moubarak de Gîza, inaugurée la même année, est un autre cas de réutilisation à des fins culturelles d'un témoin de l'architecture résidentielle du Caire moderne, en l'occurrence une belle villa Art déco due aux architectes français Georges Parcq et Jacques Hardy (1931). On pourrait multiplier les exemples, au Caire[69], comme à Alexandrie[70],

67. Mohamed Afifi, « Les racines historiques de la notion de « méditerranisme » en Égypte », in Édouard el-Kharrat et Mohamed Afifi, *La Méditerrannée égyptienne*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.

68. Kâmal al-Zuhayrî, *Maktaba al-qâhira al-kubra [La bibliothèque du Grand Caire]*, Le Caire, 1995.

69. Anne-Claire Kerboeuf, « La restauration du centre-ville du Caire : enjeux sociaux et historiques d'un projet urbain », *Lettre de l'Observatoire urbain du Caire contemporain*, n° 4 (nouvelle série), avril 2003, p. 8-12. Le détail des projets est donné in Malak Wahba et alii, « La protection et la gestion du patrimoine des XIXe et XXe siècles en Égypte : état des lieux », in (dir.) *Reconnaître et protéger l'architecture récente en Méditerranée*, Alexandre Abry et Romeo Carabelli, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005. Voir également la livraison spéciale de *Misr al-mahrûsa*, vol. XVII, février 2002 et Galila El Kady, Dalila El Kerdany, « Belle Époque Cairo : The poltics of refurbishing the Downtown Business District », in *Cairo cosmopolitan: politics, culture, and urban space in the New Middle East*, Diane Singerman & Paul Amar (dir.), Le Caire, the AUC Press, p. 345-373.

70. Alexandria Preservation Trust, « Conservation and rehabilitation of Alexandria's city center » in *Éléments clés de la réhabilitation du patrimoine des XIXe et XXe siècles en Méditerranée*, Mohamed Awad (dir.), Alexandrie, 2005, p. 40-53.



7. Automobile Club du Caire, nouvelle façade, réalisée en 2004 et façade de 1935. Cliché Mercedes Volait.

d'autant que la pratique a fait tache d'huile hors du strict périmètre culturel et concerne désormais nombre d'autres ministères. Et désormais aussi des institutions privées, tel le groupe de presse *Rûz al-Yûsif*, par exemple, qui a installé en 2004 sa direction dans une villa des années 1870 restaurée pour l'occasion, tandis que le reste des bureaux se logeaient dans un immeuble adjacent portant en rappel des baies triples à colonnettes.

L'échelle urbaine elle-même n'a pas été non plus ignorée. De l'édifice, on en est venu à s'intéresser à ses abords, puis aux ensembles urbains réguliers que la période khédiviale, et par la suite monarchique, a légués aux principales villes égyptiennes. Une dizaine d'études urbaines de quartiers du Caire créés au tournant du XXe siècle ont été ainsi confiées en 1997 à des équipes universitaires par le General Organization for Physical Planning, organisme en charge de la prévision et des études d'urbanisme au sein du ministère égyptien de l'Équipement et de l'habitat.[71] L'une d'entre elles a débouché sur la célébration du centenaire d'une création coloniale, le quartier d'Héliopolis, et l'acquisition par l'État d'un de ses bâtiments les plus emblématiques.[72]

ANCRAGES

Le retour sur le passé pré-nassérien s'affiche encore dans la rue par le biais de la création architecturale. Projets de réfection complète ou nouvelles constructions sont l'occasion de décliner une esthétique « Belle Époque » faite de pilastres cannelés, de chapiteaux composites, d'arcs en pleincintre, de ferronneries très ouvragées, de dorures, etc. Une simple traversée du centre-ville du Caire montre que ces opérations se sont multipliées depuis quelques années. Il s'agit parfois d'éléments purement rapportés sur une façade existante, d'effet assez peu heureux lorsque l'accessoire « Belle Époque », fabriqué en mauvais plâtre, est plaqué sur une façade rationaliste revêtue de marbre poli (agence de la banque d'Alexandrie de la rue Qasr al-Nil, occupant l'ancienne Barclays Bank, édifiée en 1955 sur les plans de l'architecte Henri Fresco). Dans le cas de l'Automobile Club du Caire (fig. 7), lieu exclusif s'il en est, la façade néo-classique réalisée en 2004 vient jusqu'à effacer toute trace du décor néo-mamelouk donné au bâtiment en 1935 (Hasan et Mustafa Châf^c^î, architectes) – on imagine aisément qu'il y a là plus qu'un simple geste post-moderne.

71. Cet organisme possède dans le système égyptien les fonctions qu'occupent en France la Datar et l'Iaurif.

72. Pour une analyse de cette opération, voir Mercedes Volait, « Passés et actualités d'un ensemble urbain d'origine coloniale : Heliopolis (1905-2005) » *op. cit.*; *Idem*, « La requalification d'un ensemble urbain créé au XXe siècle, Héliopolis (1905-2005) » *in* Conquérir et reconquérir la ville Ziad Akl et Nabil Beyhum (dir.), Beyrouth, ALBA, 2009, p. 21-37.



8. Dans une rue d'Héliopolis, 2004. Cliché Florence Troin.

La « Belle Époque », enfin, n'échappe pas à la marchandisation à laquelle tout objet patrimonial semble désormais voué. Le secteur des loisirs en offre des exemples. Un club « Muhammad ^{c}Alî » a été ainsi ouvert au Caire à la fin des années 1990, où les aficionados peuvent se retrouver « entre soi », grâce à un tarif d'entrée élevé, que l'on souhaite utiliser à la journée ou à l'année les installations sportives proposées. Des hôtels invitent à faire « l'expérience de la glorieuse histoire de l'Égypte » – entendez monarchique. Le tourisme s'y est lui-même mis : certaines agences, à commencer par la bien nommée Belle Époque Travel (fig. 8), ou voyagistes (Oriensce, par exemple, pour ce qui est de la France) proposent désormais des circuits Belle Époque, qui peuvent prendre la forme, par exemple, de croisières en *dahabiyya* (felouque d'apparat utilisée au XIXe siècle pour naviguer sur le Nil) sur le lac Nasser. Le site de l'Office du tourisme égyptien en France proposait en 2003 des promenades Belle Époque à Alexandrie – jusqu'à ce que le départ du responsable de ses pages web ne mette terme à sa présence sur Internet.[73]

Ce tour d'horizon des manifestations de la vogue « Belle Époque » esquisse une mosaïque d'initiatives hétérogènes, le plus souvent fortement individualisées, et en interaction fréquente avec la sphère internationale, de diverses manières. Si la « Belle Époque » est dans l'air du temps en Égypte, si la formule affleure aisément dans le langage courant, son investissement graduel de l'es-

73. Sur le site www.ot-egypte.com, à l'initiative de Amr El-Ezabi, alors directeur adjoint de l'office. Le site a disparu à la fin de son mandat. L'office égyptien du tourisme de Montréal, où il se trouve en poste, affiche désormais, de même, un site fourni.

pace public, qu'il soit cybernétique ou livresque, engage en effet à l'origine nombre de desseins personnels, des écrits journalistiques de Trevor Mostyn, Samir Raafat ou Fayza Hassan aux initiatives publicitaires de Maged Farag, et peut s'avérer par là-même très conjoncturel.

Ainsi du projet de *Misr al-mahrûsa*, aujourd'hui arrêté. Ou de l'offre numérique du site de l'Office égyptien du tourisme à Paris, elle aussi disparue. Une mode fragile et fugace, alors ? Peut-être. Si ce n'est qu'en gagnant l'action publique, et l'espace bâti, cette perspective patrimoniale a d'ores et déjà inscrit sa trace dans la ville.

LEVIERS ET RESSORTS DE LA NOSTALGIE

Le fait nostalgique, qui serait symptôme de notre temps, pourrait bien avoir une acuité et une saveur particulières en contexte anciennement impérial ainsi qu'invitent à le penser les travaux conduits sur des pays de l'ancien bloc soviétique[74] ou de l'Empire britannique en Afrique coloniale, chacun traversé à sa manière par des formes de retour mémoriel des cultures d'Empire qui ont brassé groupes et identités. Il y aurait plus encore, plus qu'ailleurs, pour spécificité d'entrelacer les dimensions comme les temporalités. L'enquête ethnographique menée à Zanzibar montre que la complainte nostalgique des années 1990 embrasse dans un même mouvement passé colonial et temps post-colonial révolutionnaire, tout en interagissant fortement avec la mélancolie impériale. Mais elle souligne que ce sont des aspirations du temps présent qui en forment l'horizon premier : la « nostalgie coloniale » n'appelle nullement, pas plus à Zanzibar qu'au Caire ou à Casablanca – est-il besoin de le préciser ? – à un retour à des situations de sujétion coloniale ! À Zanzibar comme ailleurs, elle constitue un détour pour exprimer des désirs d'aujourd'hui, d'équité, de stabilité, d'ordre, de civilité, de qualité de vie... en réaction à des expériences de « dislocation sociale et économique ».[75]

Une situation similaire est observable en Égypte. Les temporalités s'imbriquent, les moteurs possibles de l'invention patrimoniale de la « Belle Époque » sont pluriels et s'enchevêtrent ; urbanité et civilité perdues en forment de même le fonds commun. Certains ressorts ont déjà été évoqués plus haut : capacités d'absorption d'une contrée apte à assimiler toute intrusion, rhétorique plus générale de la déploration, éclat irremplaçable du temps définitivement révolu, pouvoir des mots et de la littérature. Ainsi de l'Alexandrie cosmopolite créée par Durrell, modèle plus vrai que nature, ce lieu de tous les roman-

74. Svetlana Boym, *The future of nostalgia*, New York, Basic Books, 2002.
75. William Cunningham Bissell, « Engaging colonial nostalgia », *Cultural anthropology*, vol. 20, n° 2, 2005, p. 215-248, p. 218, 225.

tismes qui en serait venu à incarner « la capitale de la mémoire ».[76] D'autres dimensions encore, sur foi d'observations personnelles ou de conversations informelles tenues avec quelques amateurs et protagonistes de l'engouement « Belle Époque », peuvent être restituées.

Le temps de l'enfance est toujours décisif. Interrogé sur les motivations de son intérêt pour la « Belle Époque » alors qu'il avait à charge des monuments d'époque ottomane, un inspecteur des Antiquités égyptiennes évoque la destruction du royaume de son enfance, et en particulier de son école primaire, comme un évènement fondateur. Comme beaucoup d'établissements scolaires, celle-ci était située dans un ancien palais, « magnifique », du XIXe siècle, érigé par l'un des membres de la dynastie khédiviale. La transformation de l'édifice en école remontait à la période nassérienne, tout comme le souvenir d'une scolarité dans les lieux. C'est cependant l'époque initiale qui les a vu surgir, le lustre et la grandeur supposés de l'Égypte khédiviale, qui font l'objet explicite du regret, et le socialisme nassérien l'objet du rejet. Le sentiment peut paraître d'autant plus paradoxal que c'est bien le régime nassérien qui avait ouvert nombre de ces constructions au plus grand nombre (même si la politique d'occupation de palais désertés à des fins d'instruction publique avait des précédents anciens[77]), et la politique de libéralisation économique lancée par Sadate qui finit par entraîner leur disparition. Mais il est vrai que leur esthétique, le « génie » constructif dont ils témoignent, résulte d'un temps, d'une grandeur, bien antérieurs.

Évoquée par ses traces matérielles et pleurée pour leur perte irrémédiable, par la décomposition des paysages urbains qui en découle, l'idée de grandeur soutient largement l'exaltation monarchiste et khédiviale perceptible aujourd'hui en Égypte. Cet « idéal monarchique » ne tient à peu près rien d'un programme de restauration, mais tout de la critique du temps présent le plus immédiat. C'est aussi une manière de recours ultime pour en vaincre les difficultés. Rêver la grandeur dans le passé est une façon de circonvenir le présent. Dans les mots de l'anthropologue William Bissell :

> « le passé fournit précisément une ressource imaginative – un monde inventif riche, permettant la critique – aux populations luttant avec le présent et espérant se procurer ce que le futur ne possède plus ».[78]

76. Le mot est de Lawrence Durell, voir aussi Michael Haag, *Alexandria, city of memory*, New Haven, Yale University Press, 2004.

77. L'ancien palais de Saʿîd Halîm, rue Champollion au Caire, était déjà reconverti en école en 1931 ; hebdomadaire *al-Musawwar*, n° 376 du 25 décembre 1931.

78. Bissell, *op. cit.*, p. 240.

En faisant retour sur le passé récent du pays, l'invocation de la « Belle Époque » est peut-être surtout une manière de revisiter par un biais indirect le récit national légué par la révolution nassérienne, d'appeler de façon détournée à une relecture.[79] La vulgate historique portée par le pouvoir issu du coup d'État de 1952 s'apparente à un récit linéaire entièrement tendu dès l'Expédition d'Égypte (1798-1801) vers la libération du pays.[80] L'enchaînement d'épisodes de résistance à « l'occupant » (armée de Bonaparte, milices mameloukes, dynastie khédiviale, présence britannique...) forme la trame de fond d'une geste nationale, qui ne saurait être autre que révolutionnaire. La narration est fondée pour une large part sur un « déni de mémoire » à divers segments de la société égyptienne (chrétiens, minoritaires, naturalisés, militants communistes, aristocratie turco-circassienne, etc.) ; les « aspérités » de la diversité culturelle et sociale de l'Égypte contemporaine sont par là-même gommées. Mais surtout, cette historiographie révolutionnaire a connu, à chaque changement de régime, des réajustements radicaux, qui n'ont pas manqué d'engendrer quelque perplexité.[81] Celle-ci a stimulé en retour un désir de repenser l'histoire de l'Égypte moderne au sein de la corporation historienne. Le cheminement qui a conduit l'historienne Magda Baraka à s'intéresser à la haute-société égyptienne de l'entre-deux-guerres est explicitement décrit en ces termes. Son livre commence par ces mots :

> « Mon intérêt pour la classe a jailli initialement d'un besoin ancien de connaître et de réévaluer la vérité à l'égard de l'histoire moderne de mon pays, étant donné que le passage de l'enfance à l'adolescence intervint pour moi dans une conjoncture particulière, qui ne pouvait manquer de générer un sérieux questionnement. [...] Mon éducation primaire s'était faite sous la domination totale d'une influence – le régime nassérien – mais je commençais mes années de collège sous une nouvelle influence – l'ère Sadate – qui semblait mettre en doute tout ce que j'avais appris précédemment. Les héros d'hier devenus d'être les réprouvés d'aujourd'hui, et les réprouvés d'hier étaient d'une certaine manière en voie de réhabilitation graduelle pour avoir fait exister une Belle Époque égyptienne, objet d'une nostalgie croissante aujourd'hui ».[82]

79. Je dois cette hypothèse à Nicolas Michel, observateur si pénétrant de la société égyptienne contemporaine.

80. Yoav di Capua, « Embodiment of the revolutionary spirit, the Mustafa Kamil mausoleum in Cairo », *History and memory*, vol. 13, printemps/été 2001, p. 85-113.

81. Fekri A. Hasan, « Memorabilia, archaeological materiality and national identity in Egypt », *in Archaeology under fire, nationalism, politics and heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*, Lynn Meskell (dir.), New York, Routledge, 1998, p. 200 -216.

82. Magda Baraka, *The Egyptian upper class between revolutions (1919-1952)*, Reading, Ithaca press, 1998 (ma traduction).

S'en suit la tentation de revisiter l'historiographie contemporaine. À défaut d'intégrer toujours un enjeu de connaissance effective, l'engouement « Belle Époque » n'en produit pas moins ainsi, indirectement (par une incitation à réouvrir le chantier historique, et le développement d'un climat propice à la réception de ses résultats), des effets de connaissance. Des acteurs et objets dédaignés jusque-là (grands propriétaires fonciers, présence étrangère, mais aussi usages avertis du droit au XIXe siècle par un « citoyen moyen » envisagé dans une perspective non-victimaire, par exemple) font ainsi leur entrée en histoire académique ; des « révisions » sont explicitement entreprises.[83] Cette orientation est plus fortement représentée parmi les historiens égyptiens « expatriés » (aux États-Unis en particulier) que chez ceux de l'intérieur, mais elle gagne cependant du terrain en Égypte même. Ainsi l'architecture « Belle Époque », par exemple, est-elle désormais devenue sujet de thèse dans les départements d'archéologie de plusieurs universités égyptiennes, alors qu'elle était « hors champ » jusque-là, la période contemporaine relevant de « l'archéologie islamique » et celle-ci s'arrêtant traditionnellement à l'expédition d'Égypte (1798-1801).[84] Ces nouvelles écritures savantes entreprennent ainsi de fréquenter les champs ouverts par les interprétations dissidentes du temps présent égyptien portées de plus longue date par des romanciers ainsi que par des historiens amateurs, extérieurs à la corporation, qui s'étaient trouvés de ce fait plus libres de produire des narrations moins contraintes par l'idéologie dominante de l'arabisme ou du nassérisme.[85] Il n'est pas interdit de penser que les unes et les autres ont connu quelques effets croisés d'influence réciproque, à l'instar des liens qu'« érudition dilettante », postures en marge et reconnaissance patrimoniale ont pu entretenir en matière de découverte de l'art islamique.[86]

Enfin, l'invention de la « Belle Époque » met aussi en jeu des (re)positionnements au sein du corps social égyptien, qu'il s'agisse pour d'anciennes bourgeoisies malmenées par la révolution de 1952 d'y reconquérir une place de choix en tant qu'héritiers légitimes et dépositaires des traditions « Belle Époque », ou pour de nouveaux segments en voie d'ascension sociale de gagner en « distinction », au sens propre comme bourdieusien du terme, en

83. Khaled Fahmy, « Modernizing Cairo : a revisionist narrative », in, (dir)., *Making Cairo medieval*, Nezar AlSayyad, Irene Bierman et Nasser Rabbat Lanham, MD, Lexington Books, 2005, p. 173-200.

84. Voir par exemple les thèses récentes de Magdî cAlwân cUthmân (université de Tanta, 2002) sur les édifices religieux construits sous le règne d'Abbas Hilmî (1892-1914) au Caire et en Basse-Égypte ou de Muhammad cAlî Hafîz (université al-Azhar, 2003) sur les architectes européens en Égypte dans la seconde moitié du XIXe siècle.

85. Anthony Gorman, *Historians, state and politics in twentieth century Egypt* : *Contesting the Nation*, Londres et New York, Routledge, 2003.

86. Mercedes Volait. *Fous du Caire*: Excentriques, architectes et amateurs d'art en Égypte (1867-1914), Montpellier, l'Archange Minotaure, 2009.

s'emparant de l'objet du culte, et en s'en réclamant. Elle est, plus encore, l'étendard d'identités individuelles hétérodoxes, d'écarts à la norme sociale (et sexuelle) de plus en plus rigoriste qui prévaut dans le pays. Personnalités en marge et outsiders trouvent dans la mobilisation de la « Belle Époque », dans l'invocation d'un modèle social cosmopolite idéalisé, fait de tolérance et de convivialité, une ressource pour tenter de faire accepter, ou du moins faire entendre, leur différence.

Comme dans les autres situations de nostalgie coloniale, toutes issues de transitions brutales entre un âge et un autre, l'engouement « Belle Époque » apparaît comme un phénomène complexe à facettes multiples, qui mêle vision critique du présent et désir de relecture du passé, images édulcorées du temps révolu et représentations floues de son histoire, aspirations sociales et revendications de pluralité. C'est aussi un bon révélateur des questions et des combats qui secouent la société égyptienne, même si de prime abord il ne peut manquer d'embarrasser l'observateur occidental, spontanément suspicieux face à de telles postures, comme le souligne Bissell en liminaire de son propos, tout en rappelant que la nostalgie du temps jadis est pourtant constitutive de la formation même de la discipline anthropologique et mérite d'autant plus d'être questionnée, dans la pluralité des objets et des raisons de ses affects.[87]

87. Bissell, *op. cit.*